

les siècles ? Oh alors elle est trop vieille. De sorte qu'avec un simple dilemme, on est sûr de mettre en déroute et de réduire à rien toute la phalange des vérités divines et humaines. On dit tour à tour à chacune d'elles : Ou tu es jeune, et il est bon que tu restes soumise quelque temps encore à l'épreuve de l'expérience ; nous ne te connaissons pas assez ; *nescio vos* : repasse dans 100 ans. Ou tu es vieille, et tu as été faite pour une autre civilisation, d'autres hommes, d'autres mœurs ; tu n'es plus de notre temps ; nous n'appartenons plus au monde ancien ; nous sommes régénérés ; retourne d'où tu es venue. Que voulez-vous qu'une vérité, fut-elle logique réponde à cela ! N'est-ce pas là un expédient tout-à-fait ingénieux pour se délivrer, comme disent les personnages comiques, de la crierie.

Mot d'un mécanicien

Mgr Mermillod, de passage à la gare de Colz, se promenait sur le quai lorsque, passant près de la locomotive, il se vit saluer par le mécanicien. "Vous me connaissez donc ? demanda Monseigneur.—Oui, car vous avez fait du bien à ma famille, répondit le mécanicien, et je ne l'oublierai pas."

La conversation s'engagea entre l'évêque et l'ouvrier.

"Ah ! disait celui-ci, dans notre métier, on a de rudes moments. Quand on a les pieds dans le feu et la tête au soleil ou à la pluie, quand, de jour ou de nuit, il faut fendre l'air à toute vapeur, se crever les yeux pour être attentif à tout, avoir les poumons rongés, les jambes usées, la santé ruinée, et cela pour transporter comme l'éclair des fainéants ou des élégantes qui, étendus sur de bons coussins, dorment doucement dans ces wagons, il y a quelque chose qui vous monte à la tête. On a envie de tout faire sauter et de se venger ainsi de la société. —Mais, qu'est-ce qui vous en empêche ? dit alors Monseigneur, est-ce la peur d'une condamnation ?—Eh non, répondit cet homme, car on y laisserait aussi sa peau. Mais on pense qu'il y a peut-être un bon Dieu, et qu'alors tout ne finira pas comme cela."

Achetez vos poêles de cuisine chez L. G. Lédard.

Le mépris de la mort

Le mépris de la mort, voilà le principe de la force morale. Tant que la conviction de la justice ne va pas jusque-là, tant qu'on craint de mourir, comme si mourir était autre chose que vivre et qu'attendre Dieu, il n'y a rien à espérer de l'homme dans les grandes occasions. Une menace suffira pour le vaincre : il flottera sans caractère, à la merci des événements. C'est le mépris de la mort qui fait le soldat, qui crée le citoyen, qui donne au magistrat sa toge, à l'homme d'Etat sa sauvegarde dans les périls et sa majesté dans l'infortune.

PÈRE-LACORDAIRE.

QUELQUES RAYONS DE SOLEIL.

NOUVELLE

(Suite.)

Le sort était rebelle, notre ami jura de le vaincre. Il s'arrêta enfin, comme la matinée était déjà bien avancée, à la porte d'un vaste chantier de construction.

De nombreux ouvriers y travaillaient, les uns armés de scies, d'autres de haches ; ceux-ci installés vers de grands établis ; ceux-là chargeant des poutres énormes sur des chars attelés de robustes chevaux.

Le patron inspectait et donnait des ordres. Laurent s'avança vers lui.

—Pardon, Monsieur, lui dit-il sans préambule ; pouvez-vous me donner de l'ouvrage ?

—Eh ! eh ! mon garçon, c'est facile à demander, pas tant que tu crois à donner. D'où viens-tu ?

—J'habite la ville ; je suis pauvre, je suis marié et père, et je n'ai pas d'ouvrage.

—Que sais-tu faire ?

—Menuisier ébéniste de mon état.

—Alors pourquoi ne cherches-tu pas plutôt de l'ouvrage chez toi, où tu as les ustensiles qu'il te faut ?

—Je n'ai plus d'ustensiles, patron ; j'ai tout vendu, tour, outils, établi.

Le patron le regarda en clignant ; sa